

# L'enfouisseur et son compère

Un pince-maille avait tant amassé  
Qu'il ne savait où loger sa finance.  
L'avarice, compagne et soeur de l'ignorance,  
Le rendait fort embarrassé  
Dans le choix d'un dépositaire ;  
Car il en voulait un, et voici sa raison :  
« L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère,  
Si je le laisse à la maison :  
Moi-même de mon bien je serai le larron.  
– Le larron ? Quoi ? jouir, c'est se voler soi-même !  
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême ;  
Apprends de moi cette leçon :  
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;  
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?  
La peine d'acquérir, le soin de conserver,  
Ôtent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. »  
Pour se décharger d'un tel soin,  
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.  
Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,  
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.  
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or ;  
Il ne retrouva que le gîte.  
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite  
Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encore  
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »

Le compère aussitôt va remettre en sa place  
L'argent volé, prétendant bien  
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.  
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :  
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,  
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;  
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,  
Pensa tomber de sa hauteur.  
Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

Jean de La Fontaine (1621–1695)